

OUVRIERS, SONGEZ-Y

Les ouvriers, Canadiens, en général, gagnent presque tous suffisamment pour se payer tout le luxe des habits et toute l'abondance de la nourriture que comporte leur condition. Bien souvent même, l'ouvrier et les bourgeois, le prolétaire et le patron s'habillent chez le même tailleur, s'approvisionnent chez le même marchand de comestibles, font à peu près les mêmes voyages d'agrément, et habitent des maisons de même apparence. Malgré toutes les déclamations de ceux qui cherchent à soulever le peuple des ouvriers contre le monde du capital, c'est là un fait qui crève les yeux. Aussi longtemps donc que l'ouvrier travaille courageusement six jours par semaine, aussi longtemps qu'il se garde des excès coûteux, des folies funestes et qu'il a une bonne santé, il ne se prive d'aucune chose essentielle ni même d'aucune des choses superflues en soi, mais devenues choses presque nécessaires dans nos mœurs contemporaines; il jouit d'une vraie prospérité!

Mais vienne la maladie, vienne la mort, et toute cette prospérité réelle s'écroule comme un château de cartes. Pourquoi? Parce que l'ouvrier vit au jour le jour, parce qu'il dépense tout ce qu'il gagne, parce qu'il ne sait plus économiser. Il gagnerait deux fois plus qu'il dépenserait tout également. Sans cesse sollicité par son ambition de paraître, par son désir de la bonne chère, par la vanité de tenir le même rang que ses compagnons de travail, il a toujours des besoins nouveaux qu'il lui faut satisfaire à tout prix. Je ne dis pas qu'il est facile de réagir contre le tourbillon qui l'emporte ainsi, mais je constate qu'il ne réagit pas et que par suite, vivant dans l'abondance, il reste pauvre toujours.

Le résultat, je viens de le dire, c'est l'incertitude du lendemain, c'est l'absence de toute économie sérieuse, c'est la misère pour l'ouvrier quand il est malade, c'est la faim, c'est le dénuement quand la mort vient frapper le père de famille. Alors on passe de l'opulence à la pauvreté et cela sans transition aucune.

Voilà le mal! Comment y remédier?

Il y a un vrai remède et ce remède c'est la société de secours mutuel. La mutualité vous apprend à économiser véritablement et lorsqu'elle est fortement implantée dans une lo-

calité on ne voit plus ou presque plus de pauvres malades sans ressources, de malheureuses veuves et de misérables orphelins sans pain ou sans feu. Car la mutualité, en versant une certaine somme pour chaque semaine de maladie, en assurant à la veuve et aux orphelins une somme plus considérable encore à l'heure de la mort du chef de famille, empêche ces malheurs, tempère les inconvénients de notre vie moderne, aide à supporter les désastres de nos infirmités. Elle constitue donc un remède vrai aux maladies inhérentes à notre organisation sociale, l'un des meilleures sinon le plus excellent de tous les remèdes.

Ouvriers qui comprenez la grande œuvre de la mutualité faites la connaître à vos confrères et vous aurez contribué à améliorer le sort de bien des êtres exposés à souffrir. Nous sommes en concours actuellement, les droits d'entrée sont réduits et les recruteurs peuvent gagner de splendides récompenses.

Toutes ces raisons ne devaient-elles pas vous inciter à travailler énergiquement à répandre les bienfaits de notre association. Il y va de notre intérêt personnel, de l'intérêt de vos collègues, et de celui de la société dont vous avez appris à aimer le but noble et désintéressé ainsi que l'œuvre sociale et patriotique.

NOS VÊTEMENTS

L'hygiène dans les vêtements est indispensable.

La coquetterie dans les vêtements est utile ou agréable.

Le luxe dans les vêtements est inutile et nuisible.

En conséquence dans toutes les parties de l'habillement, préférez, à la seule apparence, la qualité, l'utilité, la commodité, et la véritable esthétique.

Ayez principalement en vue la solidité, la durée, la facilité d'entretien, de nettoyage, de réparation.

N'achetez rien d'inutile à ces deux buts à atteindre: l'hygiène, la parure esthétique.

Surtout ne sacrifiez pas des vêtements commodes et de bon goût, à des toilettes excentriques et ridicules, sous prétexte que celles-ci sont à la mode.